

Martyre du P. Nicolas Van Kleef, C.M.

par Teodoro A. Ríos, C.M.

Province de USA - Midwest



Chronique du martyre du P. Nicolas

Le Samedi 6 mai 1989, je partis de Puerto Armuelles, où j'exerçais mon travail pastoral, pour aller à Concepcion, Bugaba. Le lendemain, devaient avoir lieu les élections présidentielles, et je devais voter à Concepcion à une table au collège Daniel Octavio Crespo. Pendant ces journées antérieures aux élections, il existait dans le pays un climat de tension extrême car nous vivions une féroce dictature militaire.

Je logeai à la maison diocésaine. Le lendemain, je partis voter. Je pensai que si j'y allais tôt, je pourrais revenir à Puerto Armuelles et ainsi célébrer une

eucharistie dans une des fermes bananières dont j'étais le curé.

Avant de partir voter, je déjeunai en compagnie du Père Nicolas Van Kleef. Lui se levait toujours tôt car il mettait un peu plus de temps pour se laver et s'habiller à cause de sa paraplégie. En ce matin du dimanche 7 mai, comme d'habitude, il disait la messe à la communauté Sainte Marthe. Je partis voter vers environ 7 heures. Nico resta à la maison. Il devait partir plus tard pour Sainte Marthe, qui n'est qu'à environ 15 minutes de Concepcion en voiture.

Arrivé sur les lieux, le vote était retardé. Des membres de l'armée pullulaient, armés de leurs longs rifles automatiques. Malgré tout, les gens étaient calmes.

En deux occasions, alors que j'attendais mon tour, deux personnes s'approchèrent pour me dire à l'oreille qu'on avait tué un prêtre à Sainte Marthe. À cette époque-là on entendait toute sorte de rumeurs

et au début je donnai peu de crédit à cette information. Je savais que le Père Nico était resté à la maison diocésaine et je ne croyais pas à ce que l'on rapportait.

Mais le sérieux de la rumeur commença à m'inquiéter. Il était déjà 9 heures et le vote n'avait pas encore commencé. Je sortis de la file d'attente et je dis aux personnes présentes « je reviendrai ». Pressant le pas, je partis pour la maison diocésaine. Je ne pouvais pas accepter l'idée que Nico était mort. Je me souviens que je courus en pensant que je n'y arriverais jamais. Le chemin me parut interminable.

En arrivant, je rencontrai le Père Kevin Lawlor qui parlait avec un monsieur en face de la maison diocésaine. Par courtoisie, je ne voulus pas interrompre la conversation. J'attendis un petit moment. Je remarquai que le visage du Père Kevin était très grave et sombre, un visage rouge.

Je lui demandai : « Est-ce vrai ce que l'on m'a dit ? ». Il acquiesça de la tête sans rien dire. Ensuite il me demanda : « Qu'allons-nous faire ? ». Je lui répondis : « Nous allons à la caserne des forces de défense » qui sont au bout de la rue.

Nous arrivâmes à la caserne. Elle était remplie de troupes du bataillon Paix, qui étaient supposées surveiller les élections.

Je demandai à voir le lieutenant en poste. Il mit du temps à venir et quand il apparut, son visage exprimait de l'inquiétude. « Maintenant nous avons le droit de connaître la vérité » lui dis-je. « On a tué le Père. Où est le garçon qui l'accompagnait ? Où est la voiture du Père ? ». À toutes ces questions il répondait seulement qu'il devait effectuer des recherches et sur ces mots il partit. À ce moment-là apparut un jeune officier, il devait être capitaine. Il me répondit avec la typique réponse militaire. « Je ne suis pas chargé de vous répondre. Demain le commandant fera une déclaration ». J'étais furieux et frustré. Pendant ce temps, le Père Kevin était à mes côtés livide et silencieux devant l'insolence de cet officier alors que la situation était grave. Soudain apparut le lieutenant pour nous dire que le Père Nico était à l'hôpital Régional à David. Il y avait été transporté par des soldats des forces de la défense. Le jeune qui accompagnait le Père Nico et sa voiture étaient également à la caserne de David. Je me rendis compte que nous devions agir très vite pour sauvegarder l'intégrité du jeune.

Immédiatement, nous partîmes pour David à la recherche de Monseigneur L'Evêque, Mgr Daniel E. Nuñez, qui avait déjà été informé du tragique événement. Pendant ce temps, la nouvelle se répandit comme de la poudre. Après avoir pris Monseigneur l'Evêque, nous nous dirigeâmes vers la caserne de la cinquième zone mili-

taire. Là, nous rencontrâmes le colonel chargé de la zone. Il se montra prêt à nous recevoir. Sa mine était préoccupée et ennuyée. Il nous dit que le Père Nico allait mieux, selon ses informations. Je lui rétorquai : « Comment son état pouvait-il s'améliorer avec une moitié de visage détruit par un rifle AK-47 ? ». J'ajoutai que nous étions venus pour avoir des explications sur la tragédie survenue à Sainte Marthe.

Nous voulions savoir où était le soldat qui avait tiré sur le Père Nico. Il me répondit visiblement troublé, et sans me regarder dans les yeux, que le dit soldat avait été destitué des Forces de Défense, qu'il n'était plus des leurs et qu'il avait été arrêté.

Je lui fis remarquer que nous exigeons qu'on nous rende le jeune accompagnant du Père Nico (nous craignons pour sa sécurité parce que nous savions de quoi étaient capables ceux du G-2 sécurité de l'État); qu'ils nous remettent la voiture où fut blessé le Père (car c'était évident que nous craignons sa disparition), et une copie de la déclaration que leur avait fait le jeune, soit écrite soit enregistrée sur cassette.

Le colonel accepta et aussitôt fit chercher le jeune. Il appela un autre subalterne et demanda qu'on nous remette la voiture ce à quoi un autre officier — je suppose du G-2 dit : « Ceci ne peut se faire, mon colonel ». Le colonel répliqua fermement : « Que l'on remette la voiture aux pères ». Quant à la copie de la déclaration du jeune, il dit qu'ils ne possédaient rien d'écrit ni d'enregistré.

Avant de partir, car nous voulions aller à l'hôpital, je posai des questions sur les ordres qu'avaient les soldats présents sur les lieux de vote. Il me répondit que les soldats sur les lieux de vote ne devaient pas porter des armes ni viser personne. À ce moment là, Mgr Nuñez, connu pour son tempérament calme, s'écria en élevant la voix vigoureusement : « Mensonges, vous intimidez la population ». Le colonel ne répondit pas et sortit de la salle un peu troublé.

Soudain, ils amenèrent le jeune garçon qui accompagnait Nico au moment de son assassinat. Il était un peu pâle, effrayé, mais tranquille. Il nous raconta que son frère l'avait accompagné de Conception à David. Des soldats de l'armée les avaient conduits à la caserne. On ne l'avait pas frappé, mais on l'avait interrogé. Le jeune avait à peine 16 ans. Pendant qu'on l'interrogeait, un civil tapait le mur avec une badine; il posait les mêmes questions répétant que le jeune devait dire que ce qui était arrivé au Père Nico était un accident et rien de plus. Encouragé vivement par son frère aîné qui l'accompagnait, le jeune insistait en disant que ce n'était pas un accident. Puis on nous remit la voiture de Nico et nous partîmes.

Au lieu de nous diriger vers l'hôpital, nous allâmes directement à l'Evêché de David, où devant le comité diocésain pour les Droits de l'Homme, présidé par Mgr Nuñez, le jeune témoin reformula ce qui

était arrivé. Ce même jour, Monseigneur envoya un communiqué à la population en relatant le fait tragique. Je crois sincèrement que le fait que nous agissions avec rapidité sauva la vie du jeune témoin et celle de son frère. Tout le monde sait que pendant la dictature militaire, des personnes disparurent et que même encore nous ne connaissons pas les lieux de détention, exemple le Père Hector Gallego. Nous récupérâmes aussi la voiture comme preuve évidente du crime. La voiture était devant pleine de sang et de petits restes du visage du Père Nico. Je dois ajouter que deux autres prêtres nous accompagnèrent à la caserne de David. Comme nous ne faisons pas confiance aux autorités du moment, notre souci était de sauvegarder l'intégrité du jeune témoin, celle de sa famille, et la voiture qui était preuve du crime, jusqu'à ce que la situation change et que nous ayons les possibilités d'une investigation juste et impartiale.

Direction l'hôpital pour les uns et maison diocésaine de Conception pour les autres. À l'hôpital le Père Nico luttait pour sa vie. Les médecins faisaient tout leur possible pour lui sauver la vie. On permit à Mgr Nuñez de Voir le Père Nico et ses yeux se remplirent de larmes, ému par ce qu'il vit. C'était dimanche soir et aucun médecin ne nous donnait des informations sur l'état du confrère. Nous avons l'impression qu'ils n'osaient pas. Cette même nuit, plus tard, quelques médecins nous donnèrent un rapport mais ils n'osèrent pas le signer.

Ce fut un rapport avec des non-dits. Il était clair que l'état du Père Nico était très grave. Un médecin nous fit le commentaire suivant : « Je ne sais pas comment il donne encore des signes de vie. Avec cette blessure il aurait dû mourir instantanément ». Ainsi était Nico Van Kleef, un prêtre missionnaire vincentien avec un esprit indomptable. Seul le Christ et les pauvres remplissaient son existence. Depuis le fatal accident qui le cloua sur un fauteuil roulant, il avait appris à lutter avec fermeté contre la souffrance et la douleur.

Pendant ce temps à la maison diocésaine, à Bugaba, pleuvaient les appels téléphoniques de soutien et de solidarité, emplis de tristesse et de rage devant un événement aussi tragique et abominable. Ensuite, peu à peu nous commençâmes à recevoir des télégrammes et des communications des paroisses du Diocèse, du pays et internationaux. Des organismes internationaux pour les Droits de l'Homme, civils et ecclésiastiques faisaient parvenir des messages de répudiation et condamnation de cet acte criminel, de solidarité avec nous et notre paroisse. En même temps avec l'aide des laïcs nous recevions les visiteurs qui commençaient à affluer pour nous soutenir dans ce moment si douloureux.

Le lendemain, Monseigneur l'Évêque avait réuni son Conseil Presbytéral à l'Évêché, pour analyser la situation quand arriva la nouvelle de la mort de Nico. Le conseil, présidé par l'Évêque, rédigea

un communiqué dénonçant le crime, rendant responsables les Forces de Défense et offrant le pardon pour les responsables.

Nous commençâmes toute la paperasserie pour que l'on nous remette le corps et le certificat de décès. Ce fut difficile et ce ne fut que le lendemain, mardi, que l'on nous remit le corps et le certificat de décès car c'était difficile de rencontrer le médecin qui devait le signer. La maison Paroissiale et l'Église étaient de plus en plus remplies de monde qui voulait être présent aux hommages funèbres. Le mardi 9 après-midi et toute la nuit, nous fîmes la veillée mortuaire à l'Église de l'Immaculée Conception jusqu'au jour suivant. Toute cette nuit fut une véritable expérience de vie vincentienne et paroissiale fraternelle. Les uns priaient dans l'Église près du corps de Nico. Les autres recevaient et offraient l'hospitalité aux visiteurs. D'autres préparaient l'estrade dehors qui donnait sur la place du chemin de fer, où on célébrerait la Messe de la Résurrection le lendemain. Un couple passa toute la nuit ornant de fleurs blanches une croix de 10 pieds qui serait sur l'estrade derrière l'autel. Les couleurs rouge et blanc, martyre et résurrection, ornaient l'estrade et tout le site eucharistique.

Le lendemain, mercredi 10 mai 1989, en présence de l'Évêque, de nombreux prêtres et de 4 000 fidèles réunis sur la place du chemin de fer, au cours d'une matinée claire et brillante, on célébra les funérailles.

On respirait un air de crainte, de méfiance. Dans la foule, il y avait des personnes enregistrant tout et photographiant et observant tout et tous, certainement les gens de la sécurité de l'État. Mgr Nuñez, accompagné des autres évêques et des prêtres concélébrants, présida les funérailles. Je fus choisi pour prononcer l'homélie. Je pense que ma nationalité panaméenne y était pour quelque chose, et moi on ne pouvait pas me déporter alors que d'autres confrères spécialement étrangers couraient le danger s'ils disaient quelque chose contre le gouvernement. L'homélie fut une réflexion, à la lumière de l'Évangile, du témoignage sur le martyre du Père Nico, tant dans sa vie sacerdotale vincentienne que dans sa tragique mort et une analyse de la situation de violation des Droits de l'Homme qui dominaient dans le pays et qui conduisit à sa mort tragique. Je parlai longuement du martyre de Nico, comme serviteur du Christ dans le peuple panaméen.

En deux occasions, je dus m'arrêter parce que l'émotion et la douleur m'empêchaient momentanément de continuer. Plusieurs fois je fus interrompu par des applaudissements. Ce fut une célébration imposante, solennelle, pieuse et chargée d'émotion. Je crois même que je vis des gens pleurer pendant la messe. À la fin de l'Eucharistie, un groupe de prêtres transportèrent le cercueil sur 50 mètres environ

jusqu'au carrosse. De là nous partîmes vers Sainte Marthe, où Nico était prêtre et où était creusée sa sépulture près de l'église.

Le trajet dura 20 minutes environ. Mais, il y avait une troupe armée sur la route. Ils nous arrêtaient tous, nous demandaient nos papiers, nos permis de conduire, notaient le numéro des plaques minéralogiques des voitures ; ils nous rendaient le voyage difficile. En arrivant sur la route panaméricaine, à l'entrée de la communauté de Sainte Marthe, nous nous arrêtâmes et décidâmes de faire le reste du trajet à pieds, 20 minutes de là jusqu'à l'Église. Soudain apparut un avion de la Force Aérienne qui volait au-dessus de nous pour nous intimider. Ceci provoqua de la peur chez les uns et de la colère chez les autres. C'était le comble de la domination et de l'irrespect.

Pendant que nous marchions, devant roulait le fauteuil roulant de Nico poussé par une de ses paroissiennes. Ceci, sans doute, était impressionnant pour tous. Derrière suivait la croix processionnelle, la voiture avec le corps et ensuite le reste de la foule. Le ciel s'assombrissait et une forte averse de 15 minutes nous trempa tous. Personne ne partit. Trempés par la pluie nous arrivâmes à Sainte Marthe et ensuite après avoir enterré Nico au milieu des prières, des communiqués et des offrandes florales, nous terminâmes les cérémonies funèbres. Les quatre derniers jours avaient été longs, forts, impressionnants, émouvants. Nous devions nous reposer pour planifier les différentes décisions à prendre. Ma proposition était que non seulement nous devions porter plainte contre le soldat qui avait tué Nico, mais aussi contre l'institution, appelée Forces de Défense, pour être responsable de la violation de la dignité humaine, ainsi que la situation violente qui dominait au Panama et qui connut son apogée avec l'assassinat du Père Nico Van Kleef.

Père Nicolas Van Kleef, le missionnaire

Après son ordination sacerdotale, le Père Nico passa au Guatemala, inspiré par son oncle Elias Van Kleef, qui travaillait dans le pays des mayas. En 1965, il alla à Veraguas, où il resta 10 ans. En 1976, près du P. Juan Hogenboom, il continua son travail à Alanje avec l'équipe missionnaire de la Conception. Il y resta encore 10 ans jusqu'à ce qu'il alla vivre à Conception, Bugaba lui assignant 10 communautés avec Sainte Marthe comme centre.

Ce fut à Alanje que je fis sa connaissance. J'aimerais faire ressortir quelques caractéristiques que j'observai chez le Père Nico.

1. **Son témoignage devant la douleur.** Quiconque après un accident resterait paraplégique pourrait marcher très difficilement pour encourager les autres en difficulté. Comme être humain, il était évident que Nico souffrait de ne pas pouvoir marcher et

courir comme avant. Je sais qu'il aimait beaucoup le football. À la messe des noces d'argent avec ses confrères à Volcan il dit : « Quand j'ai été ordonné prêtre j'ai dit au Seigneur que je voulais prêcher la Bonne Nouvelle avec joie ». « Cela a été difficile de le faire depuis un fauteuil roulant, mais j'ai essayé ». Immédiatement des larmes jaillirent de ses yeux. Ce fut la seule fois que je vis Nico pleurer. Il luttait plutôt pour surmonter sa difficile situation. Il avait le sens de l'humour pour dire des blagues, des plaisanteries. Avec ses trucs de magie il faisait rire les petits et les grands. Il participait avec énergie et intérêt aux réunions, et il aimait voir les gens contents et joyeux. Il était attentif aux pauvres, aux jeunes et aux enfants. Il donnait du courage à tous ceux qui venaient à lui avec leurs problèmes.

2. **Son engagement dans la Mission.** Tous les jours Nico allait rendre visite à ses communautés. Il célébrait l'eucharistie, confessait, célébrait des funérailles et faisait que chaque célébration soit une expérience catéchétique pour ses paroissiens. Il était attentif à la problématique sociale des communautés : la promotion et le respect de la femme, la lutte contre les vices qui portaient préjudice à la jeunesse, la construction de bibliothèques dans les communautés. Il faisait des feuillets catéchétiques pour les laïques. Il aidait les jeunes étudiants en engageant des répétiteurs. Il faisait des conférences et des colloques dans les écoles et les collèges. Il encourageait le sport. Il poussait à la formation des laïcs pour les ministères laïcs et les vocations pour la Congrégation. Le Père Nico aimait les gens et dans les endroits où il exerça, il s'efforça de former des communautés chrétiennes authentiques. Terrible labeur pour un missionnaire du Christ en fauteuil roulant.
3. **L'importance de la formation continue.** Le Père Nico aimait beaucoup les discussions théologiques. Dans de nombreuses occasions il m'appelait pour partager quelque document de l'Église ou quelque article d'une revue ou feuillet récemment écrit. Nico savait l'importance de lire et de s'informer des événements nationaux ou internationaux en plus des découvertes bibliques et théologiques. Souvent il s'informait auprès de moi sur les coutumes et la culture du Panama. Nico était un prêtre intelligent, ayant le sens de l'analyse, de la critique et il faisait des efforts d'inculturation. Il recevait de Hollande et d'autres pays latino-américains des journaux ou des pamphlets théologiques qui le maintenaient au courant du cheminement dans le monde actuel, en plus des préoccupations théologiques du moment.

Conclusion

J'aimerais terminer sur deux points qui m'inquiètent : le premier est une énigme, le second un défi.

Une énigme. Bien qu'ait eu lieu le jugement et que le soldat, auteur matériel du crime, fut condamné devant un tribunal, il restera toujours le doute du pourquoi il l'a fait et plus encore si ce fut un fait de sa propre initiative ou s'il reçut un ordre. Dans ce cas, alors, qui donna l'ordre ? La raison pour laquelle je doute est que les régiments militaires et leurs appareils répressifs opèrent sous un code de silence ou d'obéissance aveugle. Nous ne saurons jamais s'il y avait d'autres responsables. Ce qui est certain c'est qu'à cette époque-là coururent toutes sortes de rumeurs, par exemple : que les services de sécurité avaient une liste de toutes les personnes ennemies au régime (même les prêtres); qu'ils se trompèrent sur Nico et qu'ils voulaient tuer certains d'entre nous. C'étaient des rumeurs. Mais, quand on voit ce qu'ils firent en 20 ans de dictature militaire en y ajoutant la disparition du P. Hector Gallegos en 1971, on peut imaginer ce dont ils étaient capables¹.

Un défi. Pour nous, vinciens au service des pauvres, le confrère, Nicolas Van Kleef, C.M., représentera un défi, spécialement pour son témoignage de la vie et de la mort. Comme missionnaire, il consacra sa vie au Christ à travers les pauvres. Notre église a des conditions et fait des procès pour officialiser un martyr. Pour nous Nicolas Van Kleef est un martyr de la foi pour deux raisons :

1. Si pour être martyr veut dire mourir pour et par la foi, Nico le fit. Ce fut un dimanche en invitant ses paroissiens à la Sainte Messe et c'est parce qu'il insistait à inviter qu'il fut martyrisé...
2. Nous vivions sous un régime de violence institutionnalisée qui se manifestait par des violations concrètes des droits de l'homme comme le droit à la vie et le droit de penser. Quand toutes les portes se ferment au peuple, le seul espace qui lui reste c'est l'Église. Nous, les prêtres vinciens de l'équipe missionnaire de Conception, nous défendions le peuple et ils nous fichaient pour notre position claire contre les injustices que l'on commettait contre le peuple sans défense. Pour preuve, jugez vous-mêmes : les élections présidentielles du 7 mai 1989 perdues par les militaires furent annulées par eux-mêmes. En plus, encore aujourd'hui, il existe environ 100 cas de disparus et

¹ Cf. *Labor de la Comisión de la Verdad - Informe Especial*, 2002, Impresos Tavial, S.A., Panamá, Defensoria del Pueblo.

d'assassinats sous le régime de la dictature, et on n'a toujours pas trouvé les responsables.

Par conséquent, nous devons situer le martyr du P. Nicolas Van Kleef dans le contexte de cette situation d'injustice.

Dans le dernier paragraphe de l'Introduction du document « La justice dans le monde » du synode des Évêques de 1971 pendant le pontificat de Paul VI, il est dit : « *L'action en faveur de la justice et la participation dans la transformation du monde nous sont présentées clairement comme une dimension constitutive de la prédication de l'évangile...* ». Si c'est ainsi, alors il est clair que Nicolas Van Kleef mourut pour la justice et par conséquent à la lumière de l'Évangile. Ainsi Nicolas Van Kleef est un martyr de la foi, comme l'est le Père Hector Gallego, Mgr Romero et beaucoup d'autres encore dans ce continent latino-américain en souffrance.

Par son témoignage de vie vincentienne sacerdotale offerte jusqu'à la mort même, Nico est un martyr de la foi qui nous invite nous Frères et Prêtres de la mission à vivre plus authentiquement notre Vocation Vincentienne.

« Heureux êtes-vous si à cause de moi on vous maudit, on vous poursuit et on vous calomnie » (Mt 5, 11).

« L'heure vient où qui vous tuera croira qu'il rende un culte à Dieu et agira ainsi parce qu'il ne connaît ni le Père ni moi » (Jn 16, 2-3).

« EN ANNONÇANT LA MESSE »

À Nico Van Kleef

(par P. Teddy Ríos, C.M.)

Mai 1989
 Il arriva le 7.
 Un dimanche
 matin.
 Une sombre
 espérance
 Envahit l'air.
 Une auto roule
 Sur un long chemin.
 Quelques tours...
 Un message :
 « Dans quinze
 minutes la
 messe à l'église ».

Soudain un uniforme !!!
 Une voix puissante
 « Que faites-vous ? ».

« J'annonce la messe ».

Un ordre,
 Un fusil,
 Un canon,
 Le crépitement,
 Le tir,
 Le sang,
 La vie qui s'échappe,
 La mort.

L'événement — Vendredi Saint un dimanche !
 « Je crois que je l'ai tué ».

« Il ne m'a pas obéi ! ».

Un paralysé,
 Un être humain,
 Chrétien,
 Apôtre-prêtre.
 C'est dimanche
 Jour de la résurrection
 Alléluia !

HOMMAGE AU PÈRE NICOLAS VAN KLEEF, C.M.

(par le Frère Cresencio Tenorio Abrego, C.M.)

I

Père Nico, la terre
Conserve tes pas encore frais
Et ta voix matinale
Résonne partout sur la colline !
Le bruissement de ton fauteuil roulant
Qui silencieux glisse
Comme la douce brise
Qui vient du volcan.
Tes paroles retentissent :
Je veux être bonne nouvelle.

II

Cette mitrailleuse déformée
À cause de la rouille a disparu
Mais tes paroles sont restées...
Car les espérances furent remplies.
La flamme reste allumée
De l'évangile vécu
Et par toi bien transmis
Aux pauvres que tu as rencontrés.
Un legs que tu nous as laissé
Et chez ton peuple tu continues à vivre.

III

Hurle, hurle haut-parleur
Annonçant la bonne nouvelle
Depuis le fauteuil roulant
D'où tu as toujours triomphé.
Même si l'indigne commandant
De la violence ne s'est pas éloigné
Et continue inaperçu
Dans le système actuel.
Nico, ton vaillant slogan
Jamais n'a disparu.

IV

Aujourd'hui ce n'est plus avec des mitrailleuses
Ni avec rifles et fusils
Qu'on respecte les pauvres,
Leurs luttes et leurs batailles.
Nico, personne ne te fait taire
Car avec le Christ tu es ressuscité.
Le message que tu as laissé
Est toujours nouveau et actuel
Chez le peuple souffrant
Pour qui ta vie fut consacrée.

V

Le fusil des impôts
Continue à tuer des innocents
Comme il a tué ce lieutenant.
Avec ton rifle fatigué
Tu veux annoncer le droit
Que tous les pauvres réclament.
Une corne dans la héroïque matinée
Ne cessera d'appeler
Nous invitant à ressusciter
Toute la race humaine.

(Traduction : JOSÉ GREGORIO GARCÍA RUBIO, C.M.)